

Ainsi soit l'île. Images de la colonisation de Lampedusa : récits historiques, récits indigènes

In: Genèses, 19, 1995. pp. 148-166.

Résumé

■ H. Frieze : «Ainsi soit l'île. Images de la colonisation de Lampedusa : récits historiques, récits indigènes» L'interrogation académique sur la constitution de récits locaux ou indigènes de l'histoire bute sur le statut de ces fragments sans cesse repris et réinterprétés par leurs usagers. Il oblige donc l'anthropologue, s'il veut éviter d'imposer sa propre conception d'un temps linéaire à des récits multiples et potentiellement contradictoires, à user d'une écriture particulière : un montage de textes extraits de leurs contextes dont l'étrange juxtaposition fasse sentir tout ce que gomme habituellement le récit historique. L'histoire de l'île de Lampedusa, colonisée en 1843, est ainsi restituée à partir de fragments d'archives, d'entretiens et de descriptions ethnographiques qui donnent à lire la ronde des images du passé et du présent, des malheurs et des espoirs de colons pour qui, parfois, l'île est restée un rêve inaccessible.

Abstract

«The Isle of the Beholder. Images of Colonization in Lampedusa: historical The academic study of the formation of local and indigenous stories runs up against the problem of the status of these narrative fragments which have been repeatedly taken up and reinterpreted by their users. To avoid imposing their own linear conception of time on varied and potentially contradictory stories, anthropologists are thus forced to use a special kind of writing: a grouping of texts taken out of context which conveys, through its unusual juxtaposition, everything that is usually erased by historical narrative. Thus, the history of the island of Lampedusa, colonized in 1843, has been reconstructed from recorded fragments, interviews and ethnographical descriptions, providing a rich reading of images past and present and the misfortunes and hopes of colonists for whom the island sometimes remained an inaccessible dream.

Citer ce document / Cite this document :

Frieze Heidrun. Ainsi soit l'île. Images de la colonisation de Lampedusa : récits historiques, récits indigènes. In: Genèses, 19, 1995. pp. 148-166.

doi : 10.3406/genes.1995.1300

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1995_num_19_1_1300

Ainsi soit l'île

Images de la colonisation de Lampedusa : récits historiques, récits indigènes

Heidrun Frieze

*L'île fut autrefois le manque, le trou,
l'oubli.*

Comment cela s'est-il produit ?

*Un vide comblé avec des pierres,
au milieu des ondes.*

*La terre est plus haute que la mer
et plus profonde ;
mais il arrive que l'eau se venge de
son humiliation.*

Il n'existe pas. Il est l'île.

L'épreuve, l'intervalle persistent.

*Tombe est, aussi, l'île : vide tombe
où gît qui, un matin ébloui,
fut à peine ébauché.*

Il et son féminin île.

La rive et le large avertis.

Le phare inutile

*(Il n'y aura jamais assez d'heures
pour venir à bout
de la mémoire.)*

Edmond Jabès, *Récit*.

Rendre compte des histoires indigènes : un montage de textes

Le projet développe un concept herméneutique qui s'est donné pour tâche de présenter, à partir de l'exemple de l'histoire de la colonisation de l'île pélagique de Lampedusa au milieu du XIX^e siècle, un aspect de la construction pratique du temps, et tente en même temps de mettre en rapport la conception locale particulière du temps et de l'histoire avec des perspectives anthropologiques et historiographiques, afin de fournir une contribution à une «anthropologie historique»¹.

Comment le langage universitaire peut-il distancier et neutraliser l'histoire ? En étu-

1. H. Frieze, *Projet de recherche : Les images de l'histoire. La colonisation de l'île de Lampedusa et les constructions du passé*, déposé auprès de la Deutsche Forschungsgemeinschaft, 1991.

diant la vie sociale sur place et en m'y plongeant, j'ai ressenti comme curieusement étranger et lointain le point de départ de mon enquête, de mon questionnement sur «l'histoire» et ses diverses représentations. Pourtant ces perspectives complémentaires – universitaires et indigènes – qui attribuent chacune aux événements passés des significations diverses, déterminent la route des crêtes sur laquelle je dois m'engager, les espaces que je dois parcourir et les divers langages que je dois adopter pour décrire les images de l'histoire : celui des habitants de l'île, celui des archives et celui de la science historique et de l'anthropologie.

Les constructions indigènes de l'histoire s'écartent dans leurs modalités et leurs hiérarchies de signification du discours universitaire lorsqu'elles citent des fragments et traçent des images de l'histoire qui sont étrangères les unes aux autres ou s'excluent mutuellement. De ce fait, elles ne peuvent s'intégrer dans l'unité d'un temps linéaire et d'une évolution historique continue. Ces histoires hétérogènes ne peuvent pas toujours être reliées les unes aux autres, elles ne se rejoignent pas dans une forme unitaire et cohérente. «L'histoire» se transforme alors en une multiplicité – contradictoire – dans laquelle les hommes parfois se rapprochent et parfois s'éloignent, partagent des pratiques ou les tolèrent, se distinguent les uns des autres, communiquent ou refusent l'échange, restent indifférents, ne participent pas, sont (par force) exclus de la communauté.

Les conceptions indigènes de l'histoire reposent sur le principe de l'extrait, de la réalité morcelée et déchirée, de sa (ré-)citation fragmentaire et contradictoire. Ces représentations particulières, ces fragments épars, isolés, qui – dans leurs contextes respectifs – signifient quelque chose, doivent s'assembler dans le récit historique en une seule image, souvent au prix de transitions acrobatiques.

Cette image n'est pas donnée, elle est créée. Le récit historique intervient en tiers, il est la totalité transcendant les fragments isolés et leurs significations respectives. Dans ce processus qui va du fragment de la représentation indigène au récit historique, chaque fragment isolé ne tire pas son sens seulement de son contenu intrinsèque, mais aussi de la valeur associative des diverses configurations auxquelles il s'intègre. Le récit historique se caractérise par la coexistence des différents points de vue, par leurs heurts, leurs conflits internes, il organise les contradictions des fragments isolés. Ce ne sont pas les fragments isolés en tant que tels, mais leurs subtiles relations, leur articulation, le contexte plus vaste qu'ils représentent, qui constituent le récit historique.

L'anthropologie prend certes en compte «l'autre», les constructions locales ou étrangères de l'histoire, elle autorise différents temps, mais elle ne les prend pas au sérieux. Prise au charme de la règle temporelle, elle consacre ses préoccupations et ses efforts à expliquer pourquoi ces histoires sont construites de telle manière, elle recherche les logiques internes que pourtant, une fois exposées et «expliquées», elle rejette aussitôt. Elle est un discours extérieur qui nie les conceptions historiques des autres sociétés (ou groupes sociaux) et subsume leur(s) histoire(s), implicitement ou explicitement, sous une chronologie et un temps universel ordonné de manière linéaire et irréversible, pour incorporer les conceptions historiques locales dans l'histoire universitaire. Inscrit dans ce système, le discours anthropologique dirige les temps humains qui, ainsi mis en scène, restent à une distance inaccessible. Il semble presque que l'anthropologie ne rende visibles les points de vue indigènes que pour les rendre plus profondément invisibles, pour les exclure et les bannir du discours et de l'impénétrable homogénéité de son temps

unique. Elle se protège contre les différences pour ne pas sacrifier son fondement, lequel affirme l'unité du temps. Une fois soumises à cette détermination, les diverses conceptions indigènes de l'histoire et leurs hiérarchies de signification servent plutôt à l'inoffensive mise en scène et illustration de l'autre, elles sont inventarisées, mais non *appliquées* à la présentation de l'histoire ; condamnées à l'impuissance, elles ne pénètrent guère dans les conceptions universitaires et dans l'écriture de l'histoire.

Pourtant il existe bien des manières différentes de considérer les événements passés et, quand on change de point de vue et d'échelle, quand on croise proximité et distance, les événements eux-mêmes changent. Tenter, comme nous le faisons, de prendre l'histoire autrement, de voir le passé selon plusieurs perspectives différentes, devrait permettre, dans le meilleur des cas, d'ouvrir la vue sur d'autres significations, d'autres histoires, d'autres façons de voir et d'ordonner le monde.

C'est pourquoi l'histoire des images de l'histoire doit essayer de rendre compte des formes indigènes de construction des récits dans leur forme particulière. Les images indigènes du passé créent une totalité qui ne peut, selon toute apparence, être représentée que sous la forme du montage. Ce montage de fragments isolés et autonomes fait naître quelque chose de nouveau – souvent totalement inattendu et imprévisible – qui se distingue qualitativement de la somme de ses parties et produit un « tiers », qui est cette totalité. Chaque élément du montage disparaît comme élément isolé et devient une représentation partielle d'un thème commun qui les traverse tous. Le lien établi entre les éléments laisse transparaître ce terme général produit par ses parties, principe unifiant qui rassemble les variations autour d'un même thème. Le montage respecte les significations locales et construit en même temps

la relation entre ses éléments, explique et illustre des concepts abstraits (le pouvoir, la morale, le destin, la nature humaine, etc.). Le fragment révèle alors son appartenance à une série. Un tel montage n'essaie pas de masquer ses contradictions, ses failles et ses

illogismes pour créer un texte cohérent et impénétrable, mais cherche au contraire à les rendre visibles, ainsi que les divers langages dans lesquels s'écrivent les fragments. Peut-être engage-t-il, de ce fait, une nouvelle interprétation de l'histoire.

Les dictionnaires

« *Lampadousa, Lampadonza, Lampedouze, Lampedoso, dans l'Antiquité Lipadusa, ou Lipedusa, Lapidusa, Libadusa, Lopadusa, Lanbedusa, Lampas, île de la mer Méditerranée. [...] Son nom, d'après le phénicien, lui viendrait des nombreuses tours qui s'y élevaient. [...] Elle a au midi le royaume de Tunis, au septentrion la Sicile, mais est du reste éloignée de 18 milles allemands des côtes africaines les plus proches, et de 25 milles à l'ouest-sud-ouest de l'île de Malte dont elle relève, et se trouve pourtant située, si l'on considère la région du ciel, sous le 44° de latitude [...]. Elle comprend presque 4 milles de circonférence et possède, d'après Crusius, les ruines d'un vieux château, de murailles, de tours et de maisons, mais elle est déserte, quoique célèbre pour une chapelle dédiée à la sainte Vierge Marie, qui est un refuge sûr pour tous les esclaves chrétiens et turcs qui peuvent y parvenir. Tous les navires qui y passent et y font une petite escale ont coutume de laisser pour les chrétiens, dans les parties de la chapelle qui leur appartiennent, et pour les Turcs dans l'autre partie, des vivres, du drap et de l'argent. [...] Tout près de cette île, en 1554, la flotte de l'empereur Charles-Quint fit naufrage.* » (Zeidlers Univer-sallexikon, Leipzig, Zeidler, 1737)

« *Lampedouse ou Lampadouse, petite isle de la Mer d'Afrique, sur la côte de Tunis, à soixante & dix milles du Continent & à cent de l'Isle de Malthe. Les Italiens la nomment Lampedosa, & Ptolomée Lopadusa. [...] Arioste, dans son Roland furieux, la dépeint sans maisons ; mais quelques autres, comme Crusius, écrivent qu'on y voit les masures d'un vieux Château, de plusieurs maisons, de murailles & de tours de Ville ruinée ; mais qu'on n'y peut demeurer à cause d'une certaine Fatalité, qui semble n'être autre chose que quelque vision ou songe éfrayant, si ce n'est que par le mot de Fatalité on veuille entendre des apari-tions de Fanthômes & des Spectres éfroyables qui, selon Crusius, aparoiissent pendant la nuit.* » (Le grand dictionnaire géographique, historique et critique, par M. Bruzen de la Martinière, Géographe de sa Majesté Catholique Philippe V, Paris, P. G. Le Mercier, 1740)

« *L. était restée longtemps inhabitée à cause des incursions des corsaires barbaresques. Vers la fin du XVIII^e siècle, les Russes tentèrent d'y fonder un grand établissement mari-time, qui eût pu rivaliser en importance stratégique avec Malte ; mais ce projet fut aban-donné. Le gouvernement du royaume des Deux-Sicules acquit définitivement cet île vers 1843, et la population s'est accrue depuis.* »

(Nouveau dictionnaire de géographie universelle,
par Vivien de Saint-Martin, Paris, Hachette, 1887)

1843 : un commencement

« Le 21 septembre, je ne sais pas exactement l'année, un bateau est arrivé de Porto Empedocle, un jour avant un bateau est arrivé de Palerme, ils se sont retrouvés là et c'est comme ça que la colonisation a commencé. Le roi Ferdinand avait un fils handicapé, et on a lancé la colonisation pour consolider le pouvoir. Le bruit a couru qu'on pouvait avoir de la terre, ce qui fait que beaucoup de gens sont venus ici. D'abord ils étaient à peu près cent, on a construit les sette palazzi, il y en a un qui est la mairie. » (Pietro A., maçon)

« L'expédition dans cette Ile nous ayant été confiée, note le commandant de la nouvelle colonie, le capitaine de frégate Sanvisente, évoquant quelques années après la colonisation organisée par l'administration bourbonnienne en septembre de l'année 1843, nous partîmes munis des instructions supérieures, pour y installer la colonie, y constituer la nouvelle commune et apporter la civilisation au pays nouveau que l'on y bâtirait, étant tenus de correspondre avec le Délégué du Roi. On quitta donc Palerme sur le bateau à vapeur La Rondine le 18 septembre 1843, on atteignit le 19 Girgenti, d'où, le deuxième bateau à vapeur L'Antilope nous ayant rejoint, et les préparatifs achevés, nous partîmes le 21 avec à bord les autorités Ecclésiastiques et Administratives, ainsi que des hommes d'arts et de métiers divers, revêtus du titre de gardes urbains et de gardes sanitaires, auxquels s'ajoutait un détachement militaire commandé par un Officier². »

Les deux navires ont à leur bord 120 colons. Outre le maire, le secrétaire communal, un médecin et un officier de santé, ce sont 49 employés, un chapelain, un sacristain, 12 artisans et quatre paysans, certains avec leur famille et tout leur mobilier, qui vont au-devant d'un avenir plus qu'incertain sur l'île inconnue, pour ainsi dire inhabitée³. On promet aux colons des rémunérations plus élevées, l'attribution de terre en baux emphytéotiques et d'autres privilèges : ils ont d'abord la franchise douanière, le bois et l'eau gratuits, la liberté de chasse et de pêche ; bâtiments et terre ne sont pas soumis au cens.

« A treize heures du jour suivant on jeta l'ancre dans l'Ile. [...] Ayant mis pied à terre, on commença les réparations des quelques locaux existants et on en rajouta d'autres, et petit à petit on construisit toute sorte de choses nécessaires à l'établissement de la colonie. Entre autres, il faut énumérer les pressoirs à huile d'olive, les machines pour travailler les pâtes, de vastes magasins pour le dépôt des marchandises et des graines, l'agrandissement de l'église, les garderies sanitaires et militaires, la Douane, et la régie, quatre-vingt-dix habitations, un cimetière, et tout ce dont on peut avoir besoin⁴. »

Quelles victuailles faut-il pour une telle entreprise, quels équipements considère-t-on comme indispensables ? Pour le ravitaillement et la première installation sur cette île étrangère et perdue, sont mis à la disposition des colons par les autorités :

« [...] Biscuit quintaux 15, Farine q. 20, Pâtes diverses q. 5, Fromage q. 8, Huile q. 4, Fèves q. 10, Pois-chiches et Lentilles q. 10, Sel q. 10, Oignons q. 4, Vin tonneau 1, Vinaigre barils 3, Moutons pour l'abattoir [...] Planches diverses, Tuiles nb 2000, Clous Rouleaux 100, Fer brut q. 4, Charbon fossile q. 10, Bois à tout faire q. 15, Plâtre q. 100, Poudre à fusil q. 20, Plomb et balles Rouleaux 30, Petites tables nb 6, Savon q. 1, Poivre Rouleaux 10,

Pierres à briquet nb 200, Cuirs variés q. 2, Coton Rouleaux 10, Articles à écritoire, Cordes en chanvre Rouleaux 50, Objets divers en argile tels que casseroles, plats, vases à eau, et chandeliers, Médicaments divers⁵».

Cent vingt personnes d'origine diverse débarquent, avec tous leurs biens, leurs craintes, leurs angoisses et leurs espoirs, sur une île «sans population, sans culture, sans habitations commodes, sans moyens disponibles pour que chacun améliore sa propre condition⁶». Six mois après leur arrivée, en avril 1844, le premier enfant naît sur l'île, en novembre la communauté pleure son premier mort, et la même année encore on célèbre le premier mariage⁷. En 1856, plus de 800 personnes cohabitent sur l'île⁸.

Peu de temps après la colonisation, s'amorce un modeste essor des relations commerciales. On fait venir de Pantelleria de la viande de porc et de bœuf, et on lui fournit en retour du charbon de bois et du poisson salé. Grâce à l'octroi de la franchise douanière, Malte fournit bientôt des denrées coloniales, mais aussi des tissus et des articles de mode, «et c'est ainsi que l'on s'habille à bon marché⁹». Parallèlement à la culture céréalière, les habitants cherchent à assurer leur existence et leur prospérité économiques par la pêche – les eaux sont riches en anchois, maquereaux et sardines – et le poisson conditionné est notamment commercialisé par des négociants de Dalmatie. Dans les années 80 du siècle dernier, enfin, on découvre les bancs d'éponges. Les pêcheurs disposant du capital nécessaire montent une petite flotte et les éponges de mer, qui, jusqu'à l'introduction des éponges artificielles, étaient principalement utilisées par l'industrie du Nord, font la fortune de quelques familles et créent des liens avec les pays d'Afrique du Nord et la Grèce. Aujourd'hui, le ferry – chaque jour dangereusement chargé de matériaux de construction, de meubles, de médicaments et d'aliments – quitte le port de Porto Empedocle vers minuit. On voit les contours de la côte, dont les lumières séparent la terre de la mer, et on s'abandonne à l'indifférence de la mer. Si les conditions météorologiques le permettent, le bateau atteint l'île le lendemain matin, pour repartir à nouveau vers 10 heures. Lentement, on le voit disparaître à l'horizon.

Le monde ici fonctionne autrement.

2. Bernardo Sanvisente, *L'isola di Lampedusa eretta a colonia dal Munificentissimo Nostro Sovrano Ferdinando II*, Napoli, Reale Topografia Militare, 1849, p. 110.

3. *Stato nominativo di tutti gl'individui spediti nell'Isola di Lampedusa tanto fisso, che temporanei dal quale si detegge il soldo loro assegnato a l'epoca in cui furono ammessi, quelli in cui hanno ritornato, e quanto infine hanno individualmente ricevuto...*, 18/09-17/10/1843, in Archivio di Stato, Agrigento (désormais repris sous le sigle AdS-Ag), inv. 26, vol. 640, 1841-48. Cf. aussi Intendenza della Provincia di Girgenti, Girgenti, Agosto 1843, *Oggetto : In Ordine alla spedizione nell'Isola di Lampedusa*, AdS-Ag, inv. 26, vol. 655, 1840-50, Atti personale, coloni.

4. Sanvisente, *op. cit.*, p. 110 sq.

5. Intendenza della Provincia di Girgenti, Girgenti, Agosto 1843, *Oggetto : In Ordine alla spedizione nell'Isola di Lampedusa*, in AdS-Ag, inv. 26, vol. 655, 1840-50, Atti personale, coloni. Un rouleau équivaut à environ 793 gr ; un baril à environ 34 litres (d'après Angelo Agnello, *Riduzione di tutte le misure consuetudinarie di Sicilia adoperatevi anteriormente e doppo la legge 31 dicembre 1809 nelle misure metrico-decimali e viceversa*, Palermo, Ufficio Tipografico di Camilli Tamburello, 1877, p. 139).

6. Intendenza della Provincia di Girgenti, Girgenti, Agosto 1843, *Oggetto : In Ordine alla spedizione nell'Isola di Lampedusa*, in AdS-Ag, *ibid.*

7. Registri dello Stato Civile del Comune di Lampedusa e Linosa, 1844-1846, in : AdS-Ag, inv. 5.

8. *Risultamento della visita fatta in Lampedusa e sulla colonizzazione de dette isole*, 16/12/1857, Intendenza, *Stato attuale della Colonia, agricoltura, pastorizia, pesca [...]*, in AdS-Ag, inv. 26, vol. 646, 1860-65, Atti di Lampedusa e Linosa colonizzazione.

9. Sanvisente, *op. cit.*, p. 90.

La mairie : les archives, les employés, le pouvoir municipal

Les monuments marquants de l'île sont les *sette palazzi*, les sept premières maisons qu'érigèrent les colons.

« Les Maltais étaient les premiers. Les Maltais sont arrivés ici, c'était une seule famille qui était arrivée ici de Malte, et puis est arrivé mon grand-père, ils arrivaient par bateau. Ma grand-mère, la grand-mère de ma mère, mon arrière-grand-mère, avait 12 ans, 12 ans, et ils ont fait les sept palais, ceux que l'on voit. Puis quand le Roi Ferdinando est arrivé ici sur l'île, quand il est venu pour voir ce qu'ils avaient fait, comment ils avaient fait ces palais, «rien, dit-il, vous avez fait sept prisons !» Ma grand-mère vint elle aussi, comme venaient les autres voir, elle vint aussi. Lorsque le Roi lui demande : «jeune fille, toi, qu'es-tu venue faire ?», elle dit : «eux sont venus, je suis venue moi aussi». «Alors, n'est-ce pas, dit-il, puisque tu es une enfant, dit-il, que tu ne comprends pas», «écris, dit-il, nous voyons un palais, nous y allons nous au palais», or, ensuite une fois au palais il nous a dit : «maintenant je dois m'en aller chercher un fruit de Lampedusa», à notre arrivée y en avait-il des fruits à Lampedusa ? Il y avait des tomates sauvages, j'ai pris une assiette, je l'ai remplie : «voici Majesté, le fruit qui vient de Lampedusa !» «Tiens, dit-il, écris, dit-il au scribe, écris cette fille nous a joué un tour souverain.» (Concetta B., retraitée)

L'un de ces bâtiments, dont certains sont aujourd'hui bien délabrés, abrite la mairie.

Sur le devant, du côté de la rue principale, les plaques commémoratives dédiées aux morts de la guerre et au fameux commissaire Maccaferri : après 1878, année où Lampedusa fut élevée au rang de commune, il détint entre ses mains le pouvoir politique et administratif. Une presque-île porte également son nom, en souvenir de son œuvre. A gauche, à l'entrée, un cadre de bois avec des annonces officielles : séances du conseil communal, faillites, avis de vacance de postes. En dessous : des cartons, un pilier de marbre apparemment resté des travaux de la *piazza*. Et quelques panneaux de signalisation inutiles.

Il faut gravir les escaliers raides qui conservent les traces d'innombrables pas. Au premier étage à gauche : une banquette branlante. Reléguée dans le coin, une hampe avec le drapeau national couvert de poussière. A droite : le bureau de l'état civil. On ouvre la porte à 8 heures, la clé est entre les mains de Giovanni Marchese, beau-frère du secrétaire communal et préposé au service, elle reste ensuite sur la porte et est attachée à la poignée par une ficelle, sans doute pour qu'on ne la vole pas. Deux autres employées, Concetta et Maria, la belle-sœur de Giovanni. Giovanni aime cuisiner et, pendant les heures de bureau, il distrait tout le monde en parlant de ses recettes de cuisine. «Alors les lentilles je les fais comme ça : des carottes, du céleri, les lentilles cuites à la cocotte-minute puis ajoutées aux autres légumes. Du porc, revenu, ça donne le goût qu'il faut, puis je mets les lentilles avec» ; ou sa spécialité, la pasta aux *zucchini* frits : «On frit les courgettes dans l'huile qui a servi pour l'ail, et on verse tout ça sur la *pasta*». Les femmes trouvent ça bizarre et se moquent volontiers de lui. Un solliciteur lui a apporté une *zucchini* et la pose à côté de son bureau. Giovanni la prend, comme les poissons qu'on lui apporte parfois en récompense de ses services, et l'entrepasse pour la journée dans l'armoire, entre les dossiers. «Il fait toujours des trucs lourds, alors il attrape des aigreurs et des maux de tête» : les deux femmes échangent un regard qui en dit long, et rient. Giovanni : «On mange toujours du goulasch en Allemagne ?» Moi : «Mais oui, où as-tu été en Allemagne ?» Giovanni : «Je n'y ai encore jamais été, mais j'ai mangé ça à Rome et ça m'a vraiment bien plu.» Quatre bureaux,

quatre armoires à dossiers en métal. Les deux armoires où se trouvent les actes et documents des naissances, des morts et des mariages sont rouillées à cause de l'humidité permanente de l'air, les portes coulissantes glissent hors de leurs rails, ce qui fait que seul Giovanni peut les déplacer. Souvent il faut les sortir des rails pour accéder aux dossiers.

Les archives morcellent, divisent en extraits minuscules, encadrent dans des limites étroites les événements. Chaque document fixe quelque chose, le rend immobile, le paralyse, produit un instantané statique qui, comme la photographie, organise la «rencontre de la géométrie et de l'instant» (Cartier-Bresson). Seuls les différents procédés de transition, c'est-à-dire les rapports et les séries diversement établis par l'observateur, permettent au reflet impassible d'un document d'entrer en mouvement, de se transformer en action, en succession, en processus, de développer sa causalité et son sens. Les documents isolés n'écrivent pas l'histoire, car ils ont eu un autre espace, ont été soumis à d'autres pratiques, à un but autre qui leur était assigné. Les papiers officiels servent d'intermédiaire entre le quotidien et l'appareil institutionnalisé qui administre le pouvoir sur la vie. Ils établissent une relation entre le personnel qui, selon les règles prescrites, morcelle les vies en unités à classer, les convertit en documents pour pouvoir les traiter et ceux qui, ainsi transformés en objets, se trouvent enfermés dans les institutions et les procédures. La trace volatile des vies vécues : inscrits sur du papier jauni (beaucoup de

temps s'est écoulé depuis), coincés dans des chemises, étranglés par des ficelles, on trouve les vies, les espoirs, les angoisses, les joies, comme pris dans une camisole de force, pliés bien comme il faut, des papiers méticuleusement classés, des chiffres, à l'encre et d'une écriture énergique, les noms isolés qui, à côté de beaucoup d'autres, surgissent et disparaissent à nouveau.

Entre les termes monotones des registres, les vies passées m'apparaissent comme des contours fuyants, d'une apparente uniformité. La vie réduite à l'inscription, comme sur les pierres tombales, les monuments aux morts. Les carrières et les changements de statut, les drames petits et grands, les faux pas, les espoirs et les destins s'évaporent en données laconiques, se transforment en lettres que je recopie, que je convertis en séries mathématiques et que, suivant la convention universitaire, je relie par des lignes horizontales et verticales pour établir des rapports. Les registres : naître, se marier, mourir – il ne reste pas grand'chose de toute une vie vécue. «Les vies sont remplies de morts», pensé-je, «*la vita è un passaggio*» dit Giovanni.

Les solliciteurs font leur apparition. Une femme dont le mari a disparu en France et qui a besoin d'une attestation de divorce. Quelqu'un à qui on annonce que son frère n'est absolument pas marié avec la mère de son enfant, et qui, l'information reçue, déguerpit. Une femme qui réclame un extrait d'état civil parce qu'elle veut rendre visite à son mari à la prison d'Agrigente. De jeunes couples qui veulent se marier et, gênés ou sûrs d'eux, s'informent des papiers requis. Passeports et livrets de travail, actes de naissance, de décès, de mariage. Une vieille machine à écrire, que Concetta manipule avec une certaine fougue. De temps en temps des messes basses, quand on demande à Giovanni s'il ne pourrait pas – aux marges de la légalité – faire ceci ou cela.

Un lourd cendrier de cristal rouge bordeaux, comme on en achète à Venise. Des chaises cannées, une autre à roulettes avec un revêtement en plastique, des tampons et des registres. De temps en temps, des bruits de voix animées s'échappent des autres pièces. Sous l'un des bureaux, un tabouret de bois, pour les pieds. Deux téléphones et, dans le mur, un coffre-fort où disparaissent argent et papiers. La vitre de la fenêtre est fêlée, mais personne ne s'en soucie.

Dans le courant de la matinée, on me sert dans un petit gobelet en plastique du café, que l'on prépare au secrétariat, un étage plus haut. Maria n'en prend généralement pas, «parce qu'après je deviens nerveuse, pourtant le café à la maison ne me fait rien du tout».

Deuxième étage. La salle de réunion. C'est ici que siège aussi le conseil communal. Une carte encadrée de l'île. Devant, un groupe de fauteuils. Une armoire, remplie à craquer de papiers et de cartons. Maint couple de jeunes mariés régale ici les employés de la mairie d'un gâteau, qui généralement – on le voit au papier d'emballage – provient du bar d'à côté.

La pièce du maire. Au mur, derrière l'immense bureau, un crucifix, en dessous le portrait du président de la République (qui est encore, à l'époque, O. L. Scalfaro), à droite un fanion du club de football de Palerme, une piteuse plante d'intérieur (un palmier nain, avec une branche morte) ; dans le coin, des montagnes de vieilles affiches et annonces jaunies. À gauche : le drapeau national. Sur le bureau bien empoussiéré, à droite, une montagne de papiers, près de la bordure longitudinale un serre-papiers, à gauche deux téléphones. Du côté opposé : un ensemble-salon des années 60, bleu, râpé. Un canapé et deux fauteuils. Une table à plaque de verre, avec un rangement en dessous. Dedans, les plans pour la nouvelle église, *Parrocchia S. Gerlando*, 1^{re} section, à côté une armoire de salon, une vitrine en verre. Dedans : l'*Enciclopedia Italiana*, complète. Des montagnes de papiers, des cassettes renfermant sans doute des médailles commémoratives que l'on n'expose pas. En dessous, quatre portes fermées. Sur l'armoire, une coupe et des papiers poussiéreux.

Le maire, le premier d'une famille de bergers à avoir fait des études, est selon la voix publique un *finocchio*, c'est-à-dire qu'il passe pour être homo. Il y a des années, il a été blessé, en plein champ, de cinq coups de couteau – il eut, paraît-il, le temps d'écrire ses dernières volontés sur un «bout de papier sanglant» – mais il a miraculeusement survécu et offert un ex-voto à la *Madonna*. Nous marchandons les documents, car le maire, *uomo di cultura*, a des ambitions, il élabore une histoire locale et défend jalousement l'histoire contre les étrangers. Je lui traduis donc un texte de l'allemand et, en contrepartie, il me laisse consulter le volume des arrêtés communaux du siècle dernier (qui, comme tous les autres papiers concernant la colonisation, se trouvent en double aux Archives nationales d'Agri-gente, mais c'est une autre histoire compliquée).

La pièce du secrétaire communal Esposto. Il passe pour être, avec Giliberto, l'homme le plus important dans la structure hiérarchique de la commune, il est à la fois notaire et «éminence grise qui tire tous les fils» de la politique communale. Sa famille s'est enrichie grâce à la pêche des éponges et – reproduction des élites, comme on dit habituellement de manière si neutre – gouverne aujourd'hui encore la politique communale, de même que la famille Giliberto. Un bureau, sans poussière – on y travaille – trois armoires fermées. La pièce la plus ordonnée de la maison.

La dernière acquisition, une horloge à balancier, «le maire l'a fait restaurer, c'est un cadeau d'un banni» (en 1872, une colonie pénitentiaire a été installée sur l'île), mais à quand cela remonte exactement, personne (sauf le maire, probablement) ne le sait. Les lourds poids de l'horloge pendent dangereusement dans la cage d'escalier. Les balanciers sont fixés aux câbles métalliques par des agrafes. «S'ils tombaient sur la tête de quelqu'un...», pensé-je chaque fois.

Chez Giovanna

La cuisine. On la reblanchit chaque année au printemps, «à cause de l'humidité», dit Giovanna. Carreaux à fleurs. Au milieu, la table en tubes d'acier, des chaises en plastique rouge, une étagère de cuisine, bleue, bourrée à craquer de tasses, d'assiettes, de tout ce qu'on laisse traîner au quotidien et qu'on doit rapidement ranger quelque part pour mettre de l'ordre.

En sortant de là, la salle de séjour. Un bureau en bois plaqué, derrière, une étagère avec des livres et le gros transistor dont se sert le fils. Là se trouve aussi le téléphone (et, depuis peu, le téléphone mobile. «C'est un cadeau, on ne l'a pas acheté», dit son mari un peu embarrassé). À côté, le téléviseur en couleurs à grand écran. Généralement, le fils est assis devant et regarde les comptes rendus sportifs, il aime la course cycliste. Le soir, toute la famille se réunit là jusqu'à ce que le père se soit endormi et que son ronflement annonce la fin de la soirée. Au milieu : une table, trois chaises et un fauteuil de télévision où s'installe généralement la grand-mère quand on ne regarde pas la télé. Sous la fenêtre, la vieille Singer «une qualité comme ça, ça ne se trouve plus du tout aujourd'hui, elle est inusable». La fenêtre a été calfeutrée avec du gros scotch. La porte, de l'autre côté de la pièce, donne sur une petite cour. En face de la fenêtre, la porte de la chambre à coucher. Quand elle est ouverte, et elle l'est généralement, on voit dans l'obscurité une petite lueur qui vacille sous l'image de la sainte. La chambre à coucher de la mémé, où dort également la fille. Lit à deux places, armoire, une vitrine dans laquelle se trouve un souvenir, une petite gondole en plastique, elle aussi illuminée, de Venise.

La famille vit des travaux du père qui est maçon, de la pension de la grand-mère, de la location de chambres aux touristes (le boom touristique s'amorce depuis que l'île, devenue en 1986 la cible des fusées de Khadafi, est connue dans les médias). La voisine est une belle-sœur de Giovanna, dont la tante lui fait ses piqûres. Est-ce que je ne pourrais pas, moi, lui faire ses piqûres ? Parfois je règle des affaires administratives, j'obtiens des certificats de la mairie, j'écris des lettres : «*Meglio avere la scuola !*» s'est-on exclamé un jour que j'avais fait mon office d'écrivain.

Je n'ai pas de méthode ni de grille de questionnement. L'histoire et l'expérience qu'on en fait, qui s'exprime dans les corps, les gestes quotidiens, les remarques, les récits et les images, ne se révèlent pas dans la neutralité objectivante d'un questionnaire. À première vue, il semble qu'on s'intéresse peu, ici, à l'histoire de l'île. Il faut interroger. Les récits des hommes, leurs représentations du monde et les évocations de l'histoire de l'île commencent alors par être linéaires et tentent de suivre la chronologie (scolaire) connue, peu à peu, ils deviennent circulaires, les fragments se répètent, se recoupent et tournent autour d'un thème, ils éclairent un motif sous différents angles de vision et donnent ainsi au passé leur propre perspective et leur propre

couleur. Et parfois aussi l'expression de ces images apparaît précisément par le biais du non-dit, des lacunes, des pauses, des espaces vides et des réticences. À la longue, cette impression d'indifférence à l'égard du passé se déplace. Quand on arrête enfin de poser explicitement des questions sur l'histoire (et d'attendre un récit cohérent) et qu'on écoute bien, on découvre une autre «histoire», filée très fin, et ses subtiles connexions. Les rapports au passé sont continuellement créés et exprimés de façon très diverse et étonnante. Par la récitation de la généalogie familiale, la succession dans la propriété foncière, la scan-sion d'épisodes biographiques, la citation d'incidents et de scandales, l'évocation, au passage, de personnes et d'événements pas-

sés, le renvoi à des lieux, l'on s'assure de son histoire dans le champ des souvenirs. Entre les gestes minuscules et banals du quotidien jaillissent alors sans cesse les fragments du souvenir qui relie l'hétérogène, comme dans un intermezzo, cette série d'interruptions où chaque fragment se suffit à lui-même et ne constitue cependant jamais que l'espace entre les morceaux voisins. Il n'est pas rare que les images du passé se révèlent dans des interventions spontanées, dans les commérages, leurs allusions et leurs ironiques ambiguïtés qui naissent du charme de la situation et de la composition variable de l'assemblée présente et sont ensuite répandus ou oubliés, dans des brouilles ouvertes ou larvées et dans les disputes à voix haute : discours et repartie s'engendrent mutuellement sans conclusion possible et se perpétuent d'eux-mêmes.

Les parcelles d'histoire livrées à la mémoire et arrachées à leur contexte, la présentation disproportionnée d'événements, les fragments détachés, les évocations du passé auxquelles on a recours, s'ajoutent – étant souvent prises comme des preuves supposées formelles – aux images, en perpétuelle mutation, de l'histoire. L'histoire, les configurations très diverses des fragments isolés ne se déroulent donc pas en un alignement ininterrompu d'événements et de causalités linéaires, comme si l'événement, les histoires citées n'avaient qu'une seule signification, extérieure aux situations que les récits enregistrent et dont ils colportent les images. Ces fragments ne sont ni contingents ni constants, les parties intégrantes de l'inventaire historique se modifient. Les hommes affirment ou nient la signification d'un événement en considération du contexte présent, ils oublient ce qui s'est produit comme ils se rappellent ce qui est oublié, et donnent ainsi qualité et couleur au passé.

Les images de l'histoire opposent aussi, au *continuum* prétendument linéaire de la chro-

nologie, les libertés étonnantes du souvenir et de leur rêve. Cette histoire a des lacunes temporelles. Ses images font sauter la chronologie usuelle du déroulement sériel et de la continuité temporelle. L'avant ou l'après, l'histoire préalable et ultérieure d'un événement se meuvent autour du thème général

qui réunit les motifs, les fragments en une image. Ces images ne racontent pas une histoire linéaire. Ces images circonscrivent certains thèmes et certaines significations, leurs motifs et leurs fragments s'intègrent dans des conjonctions diverses, toujours variables et parfois monstrueuses. Ces images tournent.

L'écho a disparu

« Avant, sur l'île, il n'y avait pas autant de bruit, on entendait mieux les voix, du bout de la via Roma jusqu'à ici on pouvait bavarder, et là-bas derrière, où le père habitait, là-bas derrière où il y a maintenant l'hôtel Baia turchese, on criait simplement : "Hé, j'ai besoin de ça et de ça." Quand j'étais petit, j'étais vraiment surpris par l'écho, je criais "aahhh", du cavallo bianco, là où maintenant il y a la piste d'aviation, à l'époque c'était seulement un chemin de campagne, et, plein d'étonnement, j'écoutais l'écho. Avec tous les bruits aujourd'hui, tout le tapage, aujourd'hui on n'entend plus l'écho. L'écho a disparu. » (Giuseppe C., pêcheur)

La salle paroissiale, les archives, le curé

On pénètre dans la salle paroissiale, qui sert aussi de salle de réunion à la «comunità cristiana Maria del Carmelo, di Lampedusa», en franchissant deux petites marches. Néons. Au mur de gauche, la galerie des ancêtres, tous les prêtres de la localité depuis 1843. Une armoire, dans laquelle sont conservés les documents communaux, les registres de mariage, de décès et de naissance, ainsi que le dépliant sur l'histoire du *Santuario*. Sur le mur d'en face, une galerie de portraits des papes, interrompue par une carte de l'île et de la localité. Devant : une vitrine en verre avec le buste en plâtre d'un pape (dont je n'arrive pas à me souvenir, quoique je m'en sois déjà informée deux fois). Et, disposée le long du mur, une rangée de chaises aux sièges de paille tressée. Au milieu, une longue table entourée des mêmes chaises. Deux autres portes. L'une mène directement à l'église en passant par la sacristie, la seconde à une autre pièce, mais je n'y ai jamais pénétré. Après la messe – entre 18 heures 20 et 18 heures 40 selon la longueur du sermon – j'attends dans l'encoignure. Après un moment, la lumière s'allume dans l'annexe, on le voit par la fenêtre vitrée au-dessus de la porte, la porte s'ouvre et le prêtre crie «Signora». Je dis «Bonsoir», il va jusqu'à l'armoire et en sort les petits volumes étroits du registre paroissial. Nous nous asseyons, puis il commence à lire les noms à voix haute, litanie monotone de noms et de dates. Il laisse toujours ouverte la porte de la rue, sans doute pour que personne n'aille penser à mal. De temps en temps, je pose une question, quand je n'ai pas compris un nom, ou quand je veux savoir si tel ou tel n'était pas désigné par «Don», car je sais à qui on accordait ce titre, ce prestige social, et à qui on le refusait. J'essaye toujours de lire en même temps que lui, car parfois, sans doute pour abrégé, il supprime un lieu de naissance, un titre, un

témoin, ou le nom des parents. «On les a baptisés tout de suite», dis-je, ou «Comme le temps passe dans ces registres», mais généralement je n'obtiens pas de réponse, car le prêtre n'est pas très bavard ; mais lire à haute voix les noms, tâche à laquelle il tient, cela l'amuse, tout en le fatiguant, car il a subi une opération de la langue et pendant longtemps n'a plus pu avaler. «Pendant trois mois je n'étais pas ici, mais au *Gemelli* à Rome, l'hôpital où le Pape a lui aussi été opéré», ajoute-t-il en voyant que je ne relève pas immédiatement cette importante analogie. Il tient tout en main, à ce qu'il paraît, et le samedi on voit beaucoup de jeunes sortir de l'église, dont le crêpi part en miettes et devant laquelle – enroulé sur lui-même – dort toujours un chien. Il est prêtre depuis 1950, «je suis le seul à ne pas être parti au bout de trois ans, c'est que je suis de l'endroit», et il attire mon attention sur sa photo que, faute de place, on n'a pas suspendue avec les autres portraits, mais à droite, à côté de l'armoire. «Giuseppe Amato, 1950-...», peut-on y lire. «Il ne manque que sa date de mort», pensé-je.

On raconte du prêtre qu'«il empoche tout l'argent, son vœu le plus cher, ce serait une nouvelle église», et que «pour les jeunes, il ne fait rien du tout, il exige trois ans de catéchisme. L'été il se promène en soutane, ça ne lui donne pas chaud, le curé de Linosa est complètement différent, un jeune qui fait quelque chose pour les adolescents, fait du motocross et s'habille normalement». (Concetta D., retraitée)

Le 22 septembre, la paroisse célèbre la fête patronale.

«*Maintenant ils disent que c'est le jour où on a trouvé la statue de la Madonna, comme raison pour célébrer la fête religieuse que le curé souhaite, mais en réalité c'est le jour de l'arrivée des premiers colons. Avec le curé, il y a toujours des disputes, ce qu'il veut c'est prier et rien d'autre. L'ancien curé travaillait avec le comité des fêtes, celui de maintenant met tout l'argent dans sa poche, c'est des millions et des millions qui s'entassent là. L'église menace de s'écrouler, mais il ne fait rien faire, l'église, c'est une pitié.*» (Luigi E., maçon)

Pour la fête patronale, le curé fait circuler des listes de souscription et, comme moyen de contrôle social, il a un jour lu publiquement les noms des donateurs ; désintéressé vis-à-vis du pouvoir comme geste de résistance : «Tous lui ont lentement tourné le dos et l'ont simplement planté là.» (Maria F., femme au foyer).

Le danger, le malheur, la mort

«*Quelques écrivains dignes de foi assurent, dit le célèbre géographe vénitien [Vincenzo Coronelli], que personne ne peut séjourner dans cette île à cause des fantômes, des spectres et des visions horribles dont on est assailli durant la nuit ; des apparitions formidables, des rêves effrayants causant de mortelles terreurs, privent de sommeil et de repos quiconque voudrait y passer une seule nuit¹⁰.*»

10. Armand d'Avezac, *Iles de l'Afrique*, Paris, Firmin Didot Frères, 1848, p. 109. D'Avezac poursuit : «Les Turks sont imbus de cette ridicule et superstitieuse idée, qu'une invisible fatalité retiendrait dans l'île celui qui voudrait la quitter sans y laisser quelque chose, ou qui aurait la hardiesse d'y prendre la plus légère bagatelle. Mais la foi pure des chevaliers de Malte est au-dessous de ces vaines puérilités, car ils viennent annuellement avec leurs galères recueillir les offrandes faites à la chapelle et les emporter à Malte, où elles servent à l'entretien de l'hôpital des malades.»

Autrefois les esprits inquiétants existaient sur l'île, mais, comme l'écho, ils ont désormais disparu. Pourtant, effroi et malheur ne sont pas absents de la vie des habitants, et «l'histoire» se déploie aussi à travers la chronique privée et publique des sinistres. A travers le temps reviennent les évocations et les images de la vie cruelle, de la menace que fait peser le risque impondérable. La femme d'un pêcheur (sa mère est morte alors qu'elle-même avait 18 mois et elle a été élevée par sa tante) :

« *Ma maman, parce que à chaque enfant qu'elle faisait, elle avait une hémorragie, on n'avait pas d'assistance à cette époque, un an après elle avait un autre enfant, l'année suivante encore un, et ainsi tous les ans et on allait sous terre, parce qu'elle avait sept enfants. L'un d'entre eux est mort, car on n'avait pas les moyens que l'on a maintenant, moi j'étais en train de mourir et ma mère aussi, toutes les deux dans le lit, moi j'ai survécu et elle, c'est le destin, j'étais très mal, on avait déjà préparé... Mon cousin est mort parce que le bateau devait s'arrêter et au contraire "à l'aide !"... il était enfermé... pour "à l'aide !"... ils voulaient aller le chercher mais ce bateau de pêche avait suivi et l'a tiré et broyé ce cousin... la mer pleine de sang... il a été réduit à un morceau comme ça, il était bon et brave, c'était un homme qui devait vivre il ne devait pas mourir... et puis un autre cousin, le bateau s'est renversé, deux gens de Lampedusa ont réussi à se sauver, mais lui est resté sous le moteur car il était mécanicien, une autre tante, on lui avait construit un puits sur son terrain, car nous avons aussi du terrain, elle cultivait les légumes pour les vendre pour survivre, pour vivre, et elle puisait l'eau, il n'y avait pas de lumière, c'est depuis peu que l'on nous a mis la lumière, le puits était ouvert et elle avait mis une tôle en fer, peut-être elle était mouillée, elle l'avait mouillée, et elle est tombée dans le puits et s'est tuée et nous a laissé trois enfants. Son mari a quitté Lampedusa quand est arrivé ce malheur, il n'a plus voulu revenir, il est allé à Marseille. Puis il est venu une fois à Lampedusa, sa fille s'est mariée ici, il avait 42 ans. Que de vilaines choses avons-nous connues... » (Rosalia G., femme au foyer)*

Par moment, les évocations du malheur qui s'entremêle à la vie, les images de l'impuissance face aux événements affreux qui traversent l'histoire semblent être suspendues, saisies par une (soudaine) immobilité ou, dans leur répétition permanente, reprises directement comme symboles d'elles-mêmes :

« *Une barque affichant pavillon royal, par un vent frais venant des terres, se renversa à plus d'un mille de la pointe Sottile, dont seul de l'équipage fut prodigieusement sauvé, grâce à la promptitude des secours, le jeune Tuccio de 18 ans qui s'était agrippé au bateau renversé, tandis que les autres parvenaient à peine à gagner le rivage¹¹.* »

Dans ces images, la vie des hommes n'est qu'une succession d'épouvantes. Épisode après épisode, le bateau chaviré qui broie les hommes ou les engloutit au fond de l'eau, la mer qui laisse la vie sauve aux naufragés ou ne rend plus ses morts, créent l'histoire. Les archives, elles aussi, déploient le spectacle de la mort, conservent les images du sauvetage miraculeux ou de l'épouvante indicible.

11. Sanvisente, *op. cit.*, p. 11.

***E**n 1848, «s'est [...] présenté Maître Giuseppe Tuccio, de feu Tommaso, âgé de 36 ans, marin, qui, né à Ustica, domicilié ici, a déclaré qu'étant parti d'ici sur son bateau de pêche nommé Jésus Marie Joseph pour aller à Ustica une tempête étant survenue, au cours de laquelle une pièce du gouvernail s'est cassée, et du coup ne pouvant plus bien tenir la mer, ils demandèrent secours à un brigantin de pavillon autrichien, qui s'approcha et, pendant qu'ils tentaient, passagers et équipage, de quitter la barquette, il la vit se briser, et chacun chercha alors à sauver sa propre vie, ne pouvant ainsi venir en aide à ceux qui étaient restés sur la barque, de sorte qu'avec elle périrent Dame Angela Serio, née à Ustica, épouse de Saverio Serio, domicilié là, [...] de même que Rosa Manfrè, née à Ustica âgée de 24 ans, domiciliée là, fille de Domenico Manfrè, paysan de profession, [...] et Giovanni Fonte, né à Ustica, âgé de 53 ans, paysan de profession, [...] Maria Pucillo âgée de 20 ans, née et domiciliée à Pantelleria, [...] et Giovanni Manfrè, âgé de 48 ans, né à Ustica, paysan de profession, domicilié là, et Grazia Manfrè, âgée de 19 ans, née et domicilié à Ustica [...]»¹².*

Le conseil communal lui-même, en 1880, a évoqué un naufrage (et tenté par la même occasion, en en dressant aux autorités un tableau mythico-héroïque, de légitimer la nécessité des dépenses pour l'érection d'un phare) :

«*L'Ile [...] est basse, n'a pas de montagnes et dans les nuits de bourrasque, il est impossible même aux marins les plus expérimentés de la deviner, [...] il est arrivé souvent aux équipages de nos bateaux courriers qui ont une grande pratique de ces mers et de l'île à cause de leurs incessants allers et retours à travers elles, d'avoir été contraints par de pareilles nuits de s'arrêter jusqu'au jour ou d'avancer en se mettant à la merci d'un sauvetage, après une si longue navigation. Le danger est très grand, non seulement pour les navires qui doivent aborder l'île, mais pour tous ceux qui traversent ces mers dans les nuits de tempête ; nous nous rappelons tous le naufrage subi il y a quatre siècles par la flotte commandée par le célèbre amiral Doria, sur la côte nord de l'île. Ce marin expérimenté n'ignorait certes pas la science de la navigation ni manquait de pratique ; pourtant par une nuit de tempête, il fit naufrage*¹³.»

La mer apporte gloire et richesse, ou mort et perdition, «mais sans la mer, en ville, enfin sans la mer, je ne pourrais pas vivre, je ne peux pas me passer de prendre la mer». (Giuseppe I., pêcheur)

12. Ufficio Stato Civile, Comune di Lampedusa e Linosa, *Atti di morte*, 1848.

13. Deliberazioni del Consiglio Comunale di Lampedusa e Linosa, 02/07/1878-03/10/1880, Seduta 06/05/1880, n° 4, *Per innalzarsi un faro nella costa nordica di questa Isola*, in Archivio Comunale, Lampedusa. La décision fut adoptée à l'unanimité.

Ma chambre

*La porte d'entrée, qui reste généralement ouverte car la pièce n'a pas d'autre ouverture, mène à la chambre-cuisine. Quelques meubles incorporés, au milieu la table de cuisine qui me sert de bureau. Sur la table, qu'on a recouverte pour la protéger, d'une nappe en plastique lavable à carreaux rouges, mes livres (Michelet, *La mer* ; Corbin, *Le territoire du vide* ; Bodei, *Geografia delle passioni* ; Strauß, *Beginnlosigkeit* ; Roth, *Geschichte der Dunkelheit* ; Celan, *Poèmes*, vol. I et II ; Pessoa, *Le livre de l'inquiétude* ; Schopenhauer, *Œuvres*, vol. I et II ; Certeau, *L'étranger*), l'ordinateur, l'enregistreur et les cassettes, les cahiers et fiches avec mes notes, les généalogies, ma broderie enfin, car je passe l'après-midi chez les voisins. Je brode et nous bavardons sur les nouveautés du jour et les affaires de l'histoire, pendant que les femmes font la vaisselle, rangent la cuisine, surveillent le repassage, les travaux ménagers, accueillent dans le cercle les visiteurs venus faire un saut, et que les hommes regardent la télévision ou dorment avant de se préparer pour le travail de l'après-midi ou pour le débat politique de la piazza, nous palabrons, jusqu'à ce que je parte enfin rendre visite à la famille des pêcheurs ou cultiver d'autres connaissances. Parfois je ne voudrais plus qu'une chose, être seule, car à vrai dire je ne suis pas très sociable.*

A cette table, je reprends alors la mémoire et l'oubli quotidiens, les images du souvenir et le parcours des évocations et fragments du passé à travers la société, et je réunis les parcelles et les significations éparses auxquelles j'impose un ordre.

C'est à cette table que j'entreprends la mise par écrit de l'histoire, quand je me déplace à travers la profusion des souvenirs, qui développent la relation entre présent et passé, quand je tente de décrire la vie sociale qui unit ou sépare les fragments d'histoire qui semblent se suffire à eux-mêmes, quand je tente de transmettre ces images à autrui. En écrivant, j'écoute généralement Radio-Tunis, le seul poste que je puisse à peu près recevoir sur cette radio (un cadeau publicitaire de Krizia). On y passe toute la journée de la musique arabe, parfois interrompue par des nouvelles en français ou, le dimanche, par les comptes rendus sportifs de la *Bundesliga* allemande.

Les récits, les images des époques passées puisent leurs motifs – «l'île, la mer», «le quotidien et ses moments forts», «l'incident», «malheur et épouvante», «autorité et pouvoir», «personnes et familles» – dans les fragments de l'histoire du pays, du village, de la famille, de la biographie et de ses tournants souvent dramatiques, dans les gestes habituels, parfois tenaces, du quotidien, dans l'événement qui intervient brusquement et coupe le souffle, dans l'unique et le particulier. Il n'est pas rare que l'histoire soit mise en scène comme spectacle, comme succession du toujours semblable et pourtant sans cesse nouveau, dont on devient le témoin. Dans ces évocations qui rendent compte des événements passés, dans

ces images de l'histoire, l'histoire apparaît dans sa singularité et pourtant, elle est transformée en exemple durable. Il n'est pas rare que se répètent et se recoupent des idiomes personnels. Ces recoupements sont toutefois si multiples qu'ils ne se laissent pas toujours ramener à une histoire unitaire et sans ruptures. Les souvenirs ajoutés les uns aux autres, ceux que l'on a en propre et ceux hérités d'autrui, présentent de fines fissures, de petits écarts dans lesquels s'est glissée la structure des relations sociales. A partir de l'individuel et du disparate, à partir d'innombrables remarques annexes, de mille allusions et anecdotes significatives, de lambeaux de souvenirs et d'associations jaillissant à brûle-pourpoint, des séquences et des retours biographiques isolés qui représentent les faits passés et s'intègrent à des configurations extrêmement variables et surprenantes, «l'histoire» se constitue.

L'île inaccessible

La possibilité d'obtenir un revenu fixe ou même d'accéder à la propriété de terrains, l'octroi de privilèges et d'avantages, enfin, ont sans doute représenté pour bien des gens l'espoir d'un tournant du destin et la promesse d'une vie meilleure, et c'est ainsi que l'on a tenté l'expérience de s'établir à Lampedusa.

Le décret sur la terre fut la base essentielle garantissant l'existence ; «chaque habitant de l'île doit, au bénéfice du gouvernement et pour la prospérité de la colonie, s'acquitter d'un travail, les fainéants n'y sont donc pas tolérés» met en garde une «ordonnance secrète»¹⁴. Pourtant, les chances d'ascension économique furent bientôt inégalement réparties, la possession de terres, fondement de la subsistance humaine, étant stratifiée. La majeure partie des colons disposait de 1 à 2 ha de terre arable, seuls 4 des 156 propriétaires fonciers avaient



14. In AdS-Ag, inv. 26, vol. 655, 1840-50, *Atti personale-Coloni*.

15. *Antico Catasto Terreni, 1835-1846*, Lampedusa, vol. 1-3, AdS-Ag, inv. 1. L'octroi d'une parcelle de terre n'était nullement une garantie de survie économique. Le système d'emprunts hypothéqués sur les semences, les instruments de travail, etc. plaçait de nombreux fermiers dans une dépendance économique et politique par le biais des dettes. Le registre communal des dettes, par exemple, ne mentionne pas moins de 97 débiteurs pour les années 1847-48, cf. AdS-Ag, inv. 26, vol. 655, 1840-50, *Atti personale-coloni*.

16. Requête d'Antonino de Lorenzo, 29 août 1854, in : AdS-Ag, inv. 26, vol. 655, 1840-50, *Atti personale-coloni*.

17. *Deliberazioni del Consiglio Comunale di Lampedusa e Linosa*, 02/07/1878-03/10/1880, Seduta 01/10/1879, n° 26,

une exploitation de plus de 5 ha, sur lesquels – outre la vigne – on cultivait, comme en Sicile, essentiellement du blé et de l'orge¹⁵.

En activant leurs relations avec des personnes influentes dans les réseaux sociaux, les hommes tentaient d'influencer les décisions de la commission d'attribution des terres pour échapper à la vie précaire de la pauvreté. Le journalier Antonino de Lorenzo ne fut pas le seul à actionner tous les leviers, à utiliser toutes les relations et canaux (politiques) pour obtenir la satisfaction de sa demande de terre, avant d'adresser enfin sa requête au procureur royal de la Chambre des comptes pour parvenir à son but :

«Le solliciteur, vivant pauvrement à Ustica, s'est installé à Lampedusa où il séjourne depuis deux ans et, étant paysan, il a exercé jusqu'ici la susdite profession et vécu pauvrement de son salaire journalier. Le solliciteur s'étant décidé à rester sur cette île, il implore le bon cœur de Son Excellence de bien vouloir lui accorder une pièce de terre, afin qu'il puisse gagner sa vie grâce au travail de ses mains et ne doive pas retourner à Ustica, alors qu'il séjourne ici avec l'accord de ses parents, et ainsi il compte sur l'âme incomparable de Son Excellence pour daigner lui accorder cette faveur, qui est l'unique espoir qui lui reste, et avec des larmes intarissables il prie jour et nuit pour que cette bénédiction puisse lui rendre le repos, il l'espère instamment, et souhaite que la volonté de Dieu soit faite...»¹⁶

Et le conseil de commune trace son tableau de la misère noire de la population, afin – le régime de l'État a changé – d'abaisser les charges fiscales :

«Le Président rappelle l'état de vraie misère dans lequel se trouve la très grande majorité de la population de la Commune [...]. Il est impossible, dit le Président, que ces îles continuent d'être ainsi habitées alors que les seuls produits qu'offre l'agriculture sont rarissimes, que leurs sols sont pour la plupart rocheux, presque dépourvus de terre végétale, qu'elles sont sujettes à cent vicissitudes météorologiques s'ajoutant à la rareté des pluies et à des vents si impétueux qu'ils détruisent souvent

entièrement les quelques plantes et jeunes pousses. Dans le passé, la misère se faisait moins ressentir parce que les habitants des deux îles étaient exonérés d'impôts, le Gouvernement venait en aide à sa colonie et y faisait vivre des gens payés par l'État, [auxquels] il accordait une rémunération à vie pour les récompenser d'avoir quitté le pays natal pour venir habiter une terre lointaine et ingrate. [...] Et voici que dans tant de misère, il faut encore payer les redevances et les diverses taxes, qui ne sont point proportionnelles à l'importance des propriétés dans ces îles sans commerce, sans ressources, abandonnées dans la solitude de cette mer africaine ! Le Gouvernement a été trompé, car avant de proposer la transformation de la colonie en Commune, il fallait faire connaître au Gouvernement royal que nous louons l'état réel des choses et avant de faire cette proposition, il fallait procurer à ces îles désolées et isolées de sûrs moyens de survie par le commerce et l'industrie. Vos seigneuries savent bien, dit le Président, que les produits de la terre ont terriblement manqué au cours des dernières années ; mais que, les impôts et les redevances n'étant pas à payer et l'argent des employés circulant encore, on ne voyait pas tant de misère parmi les habitants. Elles savent très bien que cette année on n'a pas pu faire de récolte car nous n'avons pas eu de pluie depuis janvier et que nous avons dû subir les dégâts de deux ouragans. Elles savent aussi que les colons et leurs familles ne se nourrissent que de figues de Barbarie, et que ce fruit venant bientôt à manquer, ils n'auront plus rien pour se nourrir : et frappés par tant de calamités, ils sont encore obligés par le Percepteur et le Receveur du Registre à payer impôts et redevances ! [...] Il invite donc le Conseil à adresser par délibération au Généreux Gouvernement du Roi le vœu le plus pressant pour qu'il tourne son regard bienveillant vers la pauvre population de ces deux dernières terres italiennes, et lui procure enfin par des mesures particulières une vie stable.»¹⁷

Ils ne furent pas rares à quitter l'île et leur terre après quelque temps, laissant à d'autres de l'espace pour leurs buts.

«Felice Teresa appartient à la colonie, où elle se maria, avec la susdite Francesca Giardina, fille du colon Salvatore et vit encore aujourd'hui dans l'indigence car elle n'a ni

sous ni terres. Or, comme beaucoup de colons ont abandonné les terres concédées par le Gouvernement royal et sont retournés à leur pays natal ou ailleurs, ainsi le requérant prie Son Excellence de daigner lui accorder de la terre pour n'être pas contraint aux fatigues quotidiennes qui ne sont épargnées que peu de mois dans l'année.»¹⁸

Tous ne virent pas s'exaucer l'espoir, le rêve d'une vie meilleure.

«Moi, M. Filippo Grisavi, de Grigenti, domicilié ici à Linosa. Expose à Votre Excellence que me trouvant avec mes enfants, loin de la famille, et de la patrie, depuis tant de temps, et étant malades, et que nous ne pouvons plus demeurer, nous prions Votre Excellence de nous donner congé ; et nous désirons partir le plus tôt possible avec le bateau qui va arriver. Nous espérons cette grâce et que l'on nous donnera satisfaction, le plus tôt possible. Fait aujourd'hui, le 19 Janvier 1846.»¹⁹

Pour plus d'un, le rêve resta inaccessible.

Perspectives

L'«historiographie anthropologique» proposée cherche à décrire les compositions des images historiques, à reproduire les conjonctions de leurs citations et de leurs fragments dispersés et rassemblés, les thèmes récurrents et leurs transformations dans leur contexte

social, pour les appliquer à l'interprétation de «l'histoire». Cette perspective tente en même temps de reproduire les interférences, l'action conjointe des points communs et des différences entre les images de l'histoire, et ainsi de comprendre comment les rapports entre les divers fragments et les configurations qu'ils présentent font l'objet d'une mise en forme historique²⁰.

Depuis mon premier séjour sur l'île, ces mots se sont désagrégés dans le quotidien multiple des hommes ; au cours du temps le vocabulaire universitaire usuel et familier s'est rattaché à des personnes concrètes, à leurs particularités et à ce qu'ils exigent de la vie, aux possibilités qu'ils ont de percevoir leur propre histoire. Outre cette (secrète) proximité, j'ai en même temps commencé à ressentir un étrange sentiment d'être étrangère à ce que je fais ; une troublante distance s'est établie entre la vie des hommes, leurs histoires, et le discours universitaire avec ses curieuses certitudes.

L'île est aussi devenue pour moi le lieu de cet étonnant écart.

Traduit par Diane Meur
(Les citations en langue italienne
ont été traduites par Susanna Magri)



Provvedimenti da ricercarsi al Gov.no per dar vita al Comune, in Archivio Comunale, Lampedusa.

18. A S^a E^a Il Signore Regio Delegato delle isole di Lampedusa e Linosa, 26/01/1859, in AdS-Ag, inv. 26, vol. 655, 1840-50, *Atti personale-coloni*.

19. *Supplica di Filippo Grisafi*, in AdS-Ag, inv. 26, vol. 640, 1841-48, *Atti di Lampedusa e Linosa colonizzazione*.

20. H. Friese, *Projet de recherche*, 1991.